

Prologue

Lorsqu'il était enfant, Arlen jouait dehors jusqu'à la tombée de la nuit avant de répondre aux appels de sa mère. Il n'y avait rien de pire que de rester enfermé, chaque soir, et il était bien décidé à ne pas gâcher une seule minute de lumière du jour en la passant à l'intérieur.

Il se levait alors que les ténèbres régnaient encore et passait le seuil de la ferme familiale avant même que le coq ait chanté ; à la seconde où les premiers rayons de soleil franchissaient les collines, sur fond de ciel rougeoyant, et faisaient fuir les ombres jusqu'au lendemain. Sa mère voulait qu'il compte jusqu'à cent à ce moment-là, mais il ne le faisait jamais.

L'aventure l'attendait. Mais Arlen savait que les corvées venaient d'abord. S'emparant du panier en osier doublé de tissu posé près de la porte, il courait jusqu'au poulailler, puis, sans tenir compte des piailllements de protestation, il rassemblait les œufs qu'il cueillait aussi adroitement qu'un Jongleur l'aurait fait de ses balles colorées.

Il revenait à toute vitesse dans la maison afin d'y laisser les œufs pour sa mère et ressortait aussitôt. Avant même que son père ait enfilé son bleu de travail et que sa mère ait ôté sa chemise de nuit, Arlen s'installait sur un tabouret devant la première vache. Il déposait le lait et filait ensuite accomplir ses autres corvées pendant que son père prenait son petit déjeuner. Le puits, le séchoir, le fumoir, le silo, il passait brièvement partout, comme une brise parcourant la ferme.

Le rituel matinal avait quelque chose de réconfortant. Il réaffirmait son lien avec la terre, une relation qui s'interrompait chaque nuit lorsque sa mère fermait les portes et que son père vérifiait les runes des fenêtres.

Il faisait sortir les animaux de la grange, guidait les cochons dans leur enclos et les moutons jusqu'à leur pré à coups de cravache. Il nourrissait les porcs et le cheval, mais ne se souciait guère des moutons. Même sans chien pour les surveiller, ils ne s'aventuraient jamais au-delà des poteaux de protection, car l'herbe y était roussie et abîmée.

Il y avait d'autres corvées, moins fréquentes et moins réconfortantes. De temps en temps, un animal n'était pas là où il aurait dû se trouver à la

tombée de la nuit, car il s'était perdu. Arlen le retrouvait le lendemain matin, déchiqueté, et l'enterrait derrière la remise.

Arlen avait accompli ces corvées des milliers de fois et, l'expérience aidant, il se chargeait de son travail avec une telle efficacité que, au milieu de la matinée, il avait en général terminé. À ce moment-là, son père se trouvait déjà dans les champs à vérifier les poteaux de protection. Le garçon revenait donc à la maison pour son petit déjeuner habituel, gardé au chaud par sa mère, composé de céréales, d'œufs et de lard. Il l'engloutissait sans s'arrêter pour reprendre son souffle. Une gorgée de lait pour faire passer le tout et il bondissait de sa chaise.

Sa mère l'interceptait. Elle l'attrapait chaque fois. Il y avait toujours quelque chose à faire dans la maison, les corvées qu'il détestait le plus. Mais pas question de refuser et se plaindre ne l'aurait pas aidé à remplir la cheminée, ni à balayer le sol, pas plus qu'à ajouter des morceaux de charbon à l'équipement de protection.

— La laine ne va pas se faire toute seule, lui disait-elle.

À midi, il était libre. Avant que son père revienne des champs pour lui confier de nouvelles corvées, Arlen attrapait du pain et du fromage puis avalait à la hâte son repas. Il ne prenait pas plus le temps de l'apprécier que son petit déjeuner. La nourriture ne lui servait qu'à survivre, rien d'autre.

Jusqu'où je vais aller aujourd'hui? se demandait-il en mangeant. Il lui restait presque huit heures avant la nuit et il pouvait donc marcher dans n'importe quelle direction pendant quatre heures. La position du soleil dans le ciel lui indiquerait quand faire demi-tour.

C'était un jeu dangereux, auquel n'osaient pas jouer les enfants de Val Tibbet. Une des nombreuses différences entre eux et lui. Tous les autres se satisfaisaient de vivre au Val, et ne s'intéressaient pas à ce qui se trouvait derrière la colline la plus proche. C'était une existence sans risque que son père qualifiait de sensée, mais Arlen n'était pas d'accord. Les gens de Val Tibbet se contentaient d'écouter les descriptions qu'on leur faisait de ce qui se trouvait plus loin sur la route, ou dans les bois, ou au-delà de la rivière au sud... s'il y avait bien une rivière. Arlen préférait s'en rendre compte par lui-même.

Jusqu'où pourrais-je aller si j'avais toute la journée? se demandait-il sans cesse. *Et si je n'avais pas les corvées matinales, si je ne devais pas faire demi-tour avant la tombée de la nuit? Pourrais-je me mettre à l'abri avant qu'ils arrivent?* Cette idée l'enthousiasmait et le terrifiait. Qu'y avait-il au-delà du point de non-retour?

Peut-être qu'aujourd'hui je vais continuer.

Mais sa résolution s'estompait à mesure que le soleil avançait dans le ciel. Et, à la mi-journée, ses pieds le ramenaient inévitablement là d'où il venait.

Il ralentissait lorsqu'il voyait la maison, malgré les cris de ses parents, malgré la terreur qu'il percevait dans leur voix. C'était le moment de la journée où il se sentait le plus vivant. Il regardait le soleil descendre dans le ciel, éclipsé par la rotation du monde sous lui. Les ombres commençaient à s'allonger. Il attendait la dernière minute, puis courait jusqu'à sa maison aussi vite qu'il le

pouvait. Un frisson de peur excitant s'emparait alors de lui, faisant battre son cœur plus fort et trembler ses mains. L'air lui semblait meilleur pendant ces quelques secondes et son corps s'enivrait de sensations. Il n'y avait rien de plus beau que les rouges et les oranges du crépuscule, aucun son n'était plus grisant que les cris d'alarme de ses parents. Il passait le seuil en trombe, en faisant attention aux runes, puis se retournait pour regarder les chthoniens surgir.

Tandis que les derniers rayons ardents s'évanouissaient à l'horizon, et que la chaleur montait du sol, les démons des flammes sortaient du Cœur terrestre pour danser.

On le tirait aussitôt à l'intérieur et on fermait la lourde porte avant de la bloquer avec une planche (comme si cela pouvait arrêter un chthonien !). Le père d'Arlen vérifiait alors les runes sur les rebords des fenêtres et sur les seuils des portes pour s'assurer qu'aucune d'entre elles n'avait été égratignée ou éraflée. Il disait à Arlen qu'il suffisait de vérifier trois fois, mais il ne pouvait jamais s'empêcher de le faire une quatrième.

On le grondait toujours. Parfois, son père utilisait même sa ceinture. Mais les parents d'Arlen savaient bien qu'aucune punition n'aurait pu lui faire abandonner ses balades.

Après les réprimandes venait le dîner, puis, pendant que sa mère tricotait et que son père sculptait des poteaux de protection, Arlen pouvait s'asseoir près de la fenêtre et regarder danser les chthoniens. Ils étaient si gracieux, beaux même. Parfois, il apercevait un démon du vent : sa silhouette vague portée par des ailes de cuir était illuminée par les yeux et les bouches enflammés de ses flamboyants cousins.

Les démons de pierre étaient moins beaux et heureusement plus rares ; une carapace qui pouvait briser la plus dure des pointes de lance entourait leurs silhouettes massives et musclées. Ceux-là ne dansaient pas : ils erraient lentement dans la cour, à la recherche de proies, et dévoilaient leurs rangées de dents aussi aiguisées que des rasoirs.

Arlen n'avait jamais vu de démon de l'eau, mais il avait entendu les Jongleurs en parler. Ils pouvaient percer la coque d'un bateau et entraîner de malheureux pêcheurs par le fond. Le garçon tremblait en imaginant les profondeurs du lac de la ville grouillant d'affreuses formes sombres. Cette idée le terrorisait, mais il mourait pourtant d'envie de sortir pour tenter d'en apercevoir un.

Certaines nuits, les démons s'attaquaient aux runes. Ils se jetaient contre les portes et les fenêtres et étaient violemment repoussés par les embrasements de la magie. Les parents d'Arlen tressaillaient rarement, habitués depuis toujours à ce spectacle.

— Pourquoi continuent-ils à attaquer alors qu'ils ne peuvent pas entrer ? demanda un jour Arlen à son père.

— Ils cherchent des failles dans notre maillage, répondit celui-ci en le rejoignant près de la fenêtre. Chaque filet de protection en a. Aucun n'y échappe. Les chthoniens ne sont pas assez intelligents pour étudier les runes et déceler les points faibles, mais ils peuvent les attaquer et ainsi chercher les

trous. Tu ne verras jamais un chthonien s'en prendre deux fois au même endroit au cours d'une nuit. (Il se tapota la tempe.) Ils se souviennent. Et savent que le temps affaiblit même les meilleures protections.

La nuit continuait à s'embraser sous les assauts des chthoniens qui mettaient les défenses à l'épreuve. Les petits éclairs de magie illuminaient de temps à autre les contours de la cour lorsque les démons tentaient de détruire l'abri du puits ou d'atteindre la viande dans le séchoir.

Ils attaquaient aussi la grange, mais les protections y étaient tout aussi efficaces. Arlen entendait les animaux bêler de peur. Ces derniers ne s'habituait jamais aux démons. Ils devinaient instinctivement ce qui arriverait si les chthoniens parvenaient à les atteindre.

Arlen le savait lui aussi. Quand il avait sept ans, il avait assisté, impuissant, à la mort d'un de leurs chiens de berger, déchiqueté par des démons qui avaient répandu ses entrailles dans toute la cour.

Les chthoniens prenaient beaucoup de plaisir à tuer.

On racontait qu'autrefois les démons n'étaient pas si audacieux. À cette époque, les meilleures runes n'étaient pas encore tombées dans l'oubli; les chthoniens craignaient la puissance des hommes et restaient dans le Cœur. Mais cette ère, si elle avait jamais existé, était oubliée depuis l'époque des arrière-arrière-grands-parents du plus vieil homme encore vivant. Désormais, ces protections n'étaient plus qu'un conte de Jongleur.

Tandis qu'il regardait les créatures qui, pour une nuit encore, s'étaient emparées de son monde, Arlen se mit à rêver de retrouver ces vieilles runes. Il rêva de voyager hors de Val Tibbet et prit la décision de partir un jour, même s'il devait pour cela passer une nuit dehors.

Avec les démons.